

LA PHILOSOPHIE PEUT-ELLE EXPLIQUER LE MAL?

Jeanne Parain-Vial

Les philosophes sont très forts pour résoudre les faux problèmes: tels que la conciliation de la science et de la foi, de la grâce et de la liberté, etc.

En revanche quand il s'agit du problème de l'existence du mal, ils sont étrangement impuissants, je vais vous le montrer. Cela ne veut pas dire qu'il soit inutile de réfléchir, au contraire.

Il est difficile de définir le mal et impossible de justifier son existence.

Difficile de le définir, mais facile d'énumérer toutes ses formes, ce qu' a fait un de mes amis: Monsieur Delclaux, à propos d'une pièce de Gabriel Marcel: "*La Fin des temp.* Toutes les formes du mal y apparaissent: "mal physique, mal social, mal moral; la souffrance, la misère, la faim, la maladie (Fabienne atteinte d'un cancer), la mort (non seulement celle de Julien, mais celle de son fils à l'âge de quinze ans), l'échec de toutes les entreprises, même les plus généreuses, le triomphe de l'égoïsme, du mensonge (Sandor), les affres de la solitude, la ruine des amitiés, des amours, des foyers, la trahison d'un ami, d'un idéal, les reniements, la révolte des enfants, la déception des parents qui, de leur côté, les rejettent, les méprisent, le doute des consciences, la perte de la foi; et, pour toile de fond, la guerre, les destructions massives, les régimes oppresseurs, les goulags à l'est, la perversion des moeurs et des esprits à l'Ouest; l'univers concentrationnaire d'un côté, le matérialisme de la société de consommation de l'autre. "A partir de cette énumération, il semble qu'on puisse désigner le mal, sinon le définir, par la destruction (la mort) et la volonté de détruire.

Mais comment peut-on rendre compte de la mort et surtout de la volonté de destruction? Tout serait tellement plus simple si tous les hommes s'aimaient et s'entraidaient.

L'existence du mal est l'objection la plus forte que propose l'incroyant, objection qui trouble le chrétien lui-même: comment un Dieu non seulement bon, mais parfait, peut-il avoir créé un monde où règne le mal? L'incroyant voit dans le mal la preuve de la non-existence de Dieu.

Voyons maintenant ce que répondent les philosophes.

Une première réponse philosophique est de nier l'existence du mal, ce qui implique au reste la négation de l'existence du Bien.

Il n'y a donc ni vérité ni, a fortiori, vérité morale ou esthétique. L'être se réduit à la réalité sensible temporelle vouée au néant et à la mort. Dans un

tel monde, se soucier de son moi, chercher le succès et les plaisirs n'a rien de mauvais en soi. C'est "naturel."

La négation du mal caractérise plusieurs pensées dont trois que nous allons examiner rapidement: 1) le scepticisme, 2) l'existentialisme Sartrien et, 3) le marxisme. Toutes reprochent au Christianisme: a) l'impossibilité dont nous avons parlé de concilier l'existence de Dieu et le mal, b) l'affirmation arbitraire d'un monde invisible, c) l'incapacité du Christianisme à empêcher les guerres, les crimes, bien plus sa responsabilité dans les horreurs de l'Inquisition. Notons tout de suite que la première et la troisième objection tombent, si le mal n'existe pas. Notons aussi qu'il paraît paradoxal de soutenir que tous les maux énoncés par Monsieur Delclaux n'existent pas et de croire qu'il suffit de suivre notre nature, de satisfaire nos besoins, de chercher le plaisir et de laisser les forts triompher des faibles. Voyons maintenant ces trois philosophies.

1) Le Calliclès du *Gorgias* (de Platon) est typique de *l'attitude sceptique*, mais il a eu le tort d'accepter le dialogue, car celui-ci implique que l'on croit en l'existence de la Vérité, puisqu'on la recherche ensemble. Socrate a beau jeu de lui faire remarquer qu'il se contredit en affirmant qu' "il est vrai de dire que la Vérité n'existe pas". Un Calliclès logique et moins civilisé aurait, au nom de la spontanéité, de la force et de la vie, refusé de dialoguer, chassé, voire tué Socrate. Que peut-on répondre à qui ne veut pas dialoguer? Tout au plus ceci: si tout le monde s'abandonnait à sa spontanéité et usait de sa force, l'humanité tomberait non dans l'état de nature que connaissent les bêtes, mais bien en dessous. Dans le monde animal, en effet, le règne du plus fort est soumis à des limites: à l'instinct maternel et à des mécanismes d'inhibition; en général, l'animal cesse de tuer les individus des autres espèces quand il n'a plus faim; le carnassier laisse fuir son congénère quand celui-ci se reconnaît vaincu. Enfin dans le règne animal il n'y a pas de guerre à l'intérieur de l'espèce; une seule exception: les fourmis.

Le règne du plus fort dans l'espèce humaine, ce serait l'état de guerre généralisé entre groupes et entre individus, pour satisfaire les besoins et les passions et faire triompher l'opinion que l'on professe.

2) L'existentialisme de Sartre

Sartre reconnaît, "qu'il est très gênant que Dieu n'existe pas, car avec lui disparaît toute possibilité de trouver des valeurs dans un ciel intelligible; il ne peut plus y avoir de bien *a priori*, puisqu'il n'y a pas de conscience infinie et parfaite pour le penser; il n'est écrit nulle part que le bien existe, qu'il faut être honnête, qu'il ne faut pas mentir, puisque précisément nous sommes sur un plan où il y a seulement des hommes. Dostoïevski avait écrit; "Si Dieu n'existait pas tout serait permis." C'est là le point de départ de l'existentialisme." (*L'Existentialisme est-il un Humanisme?*, pp. 34-35,-36).

L'homme doit donc créer le Bien. De ce fait est Bon tout ce qu'il choisit pourvu que son choix soit libre. L'homme se créant par ses choix et s'engageant, il invente ainsi l'homme; "l'homme est la totalité de ses choix", "l'homme est l'avenir de l'homme." (*Ibid.*, p. 36). Il est responsable de tous les événements et sans excuse.

L'ennui, avec une telle théorie, c'est que la liberté telle que la conçoit Sartre est inintelligible, bien plus elle n'est rien puisqu'elle est le "Rien qui s'interpose entre les motifs et l'acte." (*L'Être et le Néant*, p. 71). "Nous avons montré que la liberté ne faisait qu'un avec l'être du" 'pour-soi': la réalité humaine est libre dans l'exacte mesure où elle a à être son propre néant." (*Ibid.*, p. 529). "La liberté n'est pas *un* être: elle est l'être de l'homme, c'est à dire son néant d'être." (*Ibid.*, p. 516). L'homme sans excuse mais aussi sans regret et sans remords, responsable de tout, n'est finalement responsable de rien. Il n'est qu'une passion inutile dans un monde voué au néant: "Toutes les activités humaines semblent équivalentes et aboutissent également à l'échec; ainsi revient-il au même de s'enivrer solitairement ou de conduire les peuples." (*Ibid.*, p. 721).

3) Le *marxisme*, au contraire, est un progressisme optimiste. Il nous explique que ce qu'on appelle le "mal" n'est qu'un moment qui conduira inévitablement l'humanité à la fin de l'histoire, c'est à dire au "paradis terrestre", ou pour reprendre les termes de Marx "à l'appropriation réelle de l'essence humaine par l'homme et pour l'homme comme retour de l'homme à lui-même..."

Rappelons, en effet, que Marx définit le communisme "la fin de la querelle entre l'homme et la Nature" (c'est à dire que tous les besoins humains seront satisfaits), "la véritable fin de la querelle entre l'homme et l'homme (tous les hommes s'aimeront) et "la véritable fin de la querelle entre l'individu et l'espèce", ce qui revient à dire que les hommes seront immortels. (*E.P.*, pp. 22-23).

Il faudrait discuter de près le marxisme et voir comment cette prédiction du paradis terrestre est quelque peu mise à l'écart par le marxisme léniniste au profit de ce que la propagande appelle la justice sociale, mais qui n'a aucun sens dans la théorie de Marx puisque celle-ci récuse toutes les valeurs bourgeoises. Je me contente d'insister sur le fait que cette divinisation de l'homme à travers le temps est une utopie. Une utopie qui repose, au reste, sur un certain nombre de postulats: 1) que les richesses de la terre soient inépuisables, 2) que la Nature puisse être parfaitement domestiquée (si j'ose dire), "humanisée" dit Marx, 3) que le machinisme puisse arriver à rendre le travail agréable, sans présenter ni inconvénients, ni dangers, 4) que les limites actuelles des facultés humaines ne soient que le résultat d'une aliénation provisoire renforcée par l'oppression des classes dominantes et par la religion. Elle laisse aussi inexplicée l'existence du mal

présent, car: *ou* l'homme est foncièrement bon et on ne peut rendre compte ni de l'exploitation de l'homme par l'homme, ni de la douleur, en un mot de cette vie qui est exil de notre essence, *ou* il n'est pas entièrement bon et comment espérer alors qu'il puisse progresser?

De toute façon la divinisation de l'homme est rejetée dans un avenir de plus en plus lointain. Les révolutinnaires, devant le Palais d'hiver, l'espéraient dès la chute des tsars; Mao parlait de l'atteindre dans mille ans. En attendant, les hommes d'aujourd'hui restent en proie à la souffrance et à la mort. Bien plus, présent sur eux des dangers que n'imaginait pas Marx, ceux que fait courir à l'homme et à la Nature le développement des techniques.

Nier le mal nous paraît difficile et finalement inutile pour répondre aux objections que nous avons énumérées.

Nous allons donc les envisager directement, mais, pour les examiner, il faut évidemment faire abstraction de la foi puisqu'on s'adresse aux incroyants, et utiliser seulement la raison naturelle. Cependant il faut tout de suite avertir l'incroyant que *la foi n'est pas une opinion parmi d'autres, mais une manière de vivre fondée sur une expérience*. Si l'affirmation de l'existence de Dieu n'est qu'une opinion reçue sans réflexion, comme c'est trop souvent le cas chez ceux qui se disent croyants, elle n'a pas plus de valeur que l'affirmation contraire. A un prêtre qui me disait; "Il faut être tolérant et respecter toutes les opinions", j'ai répondu que je respectais la Vérité et les hommes, mais aucune opinion.

Deuxièmement, il faut inciter l'incroyant à réfléchir et à chercher la Vérité.

Essayons de répondre aux objections que j'ai formulées, en commençant par la seconde: il n'y a pas de monde invisible.

Nous ne pouvons ici étudier ce qu'il est convenu d'appeler les preuves de l'existence de Dieu: disons seulement qu'il est absurde de nier l'invisible, alors que nous vivons dans l'invisible: celui des consciences des autres hommes, l'ordre de la Nature que découvrent les sciences, et surtout la réalité invisible à laquelle se heurte la microphysique. On ne peut la penser qu'avec les concepts que nous utilisons pour penser la conscience: non localisation, potentialité, etc.

Nous pouvons aussi inciter l'incroyant à réfléchir avec Socrate, essayer de lui faire prendre conscience de l'expérience paradoxale que tout homme a de lui-même: il est le seul animal qui "sait qu'il ne sait pas". C'est là "sa grandeur et sa misère" comme dit Pascal. Les sciences n'ont trouvé aucun critère objectif qui permette de distinguer clairement l'homme de

l'animal, puisque les oiseaux et les singes utilisent des outils et un langage; on a même pu apprendre les gestes de la langue des sourds-muets à des guenons. Savoir qu'on ne sait pas, c'est reconnaître que la Vérité, quoiqu'invisible existe et donc la rechercher, c'est notre grandeur. Notre misère, c'est nos limites: notre ignorance et notre orgueil lequel n'admet pas ces limites. Si le non-croyant a conscience qu'il est capable de chercher le Vrai, qu'il y a en lui une immense absence, absence qui est aussi un appel, alors il est possible de considérer avec lui les objections qu'il propose. Si, au contraire, il refuse de chercher la Vérité, comme Calliclès dans le *Gorgias* de Platon, le dialogue est impossible. Bien plus la science et la morale deviennent des illusions, et toute possibilité de paix s'évanouit, car "si la Vérité n'existe pas, tout est permis". Dostoïevski disait "si Dieu n'existe pas", mais cela revient au même.

Il est impossible aussi, si n'existe que le monde visible et temporel d'expliquer le jugement qui le considère comme mauvais. Qu'est-ce qui en nous juge ce monde, qu'est-ce qui en nous conçoit le Bien et le Beau, et même le reconnaît parfois dans les oeuvres et les actes humains? Nous retrouvons l'adage; *Si Deus non est, unde Bonum?* "S'il n'y a pas de Dieu, d'où vient le Bien?"

Mais il ne faut pas oublier la deuxième partie de l'adage: *Si Deus est, unde malum?* C'est la première objection que j'ai formulée. Pour examiner cette objection je m'appuierai sur la pensée de Gabriel Marcel.

Je préciserai d'abord deux points: l'intersubjectivité et la notion d'innocence.

a) *L'intersubjectivité*

L'homme est non seulement un animal social, comme on l'a toujours su, mais aussi, en son essence, un être "intersubjectif". Qu'entend Gabriel Marcel par ce mot? Il ne suffit pas pour le définir de dire que nous sommes tous des héritiers (pour le meilleur et pour le pire), que "du passé nous ne pouvons faire table rase", que l'individu reçoit de la société toutes sortes de richesses: économiques, intellectuelles et qu'il contribue, dans la mesure de ses forces, à accroître ces richesses. De tels échanges ne concernent que "l'avoir", ils ne définissent qu'une solidarité entre des individus préalablement constitués, des "monades" ontologiquement indépendantes du terrain qui les nourrit. L'intersubjectivité, au contraire, est de l'ordre de "l'être"; l'essence même de la conscience d'un homme, c'est d'être ouverte à autre chose qu'elle-même: au monde sensible, aux autres et à Dieu. "Exister pour une conscience, dit Gabriel Marcel, c'est être ouvert aux autres." (*J.M.*, p. 291). Husserl fait une constatation similaire quand il affirme que la conscience est indissolublement "conscience de soi et conscience d'autre chose." Cela veut dire que l'autre ne nous fournit pas

seulement une nourriture nécessaire, mais qu'il n'est pas réellement extérieur à nous, pas plus, au reste, qu'il n'est intérieur, mais que l'échange est constitutif de notre être conscient ou que l'intersubjectivité est ontologiquement première. Notre personnalité ne se constitue pas sans elle. Sans elle nous ne pourrions pas "devenir ce que nous sommes", comme dit Nietzsche. Pour s'en rendre compte, il suffit d'essayer d'imaginer ce que serait une conscience privée de sens, donc qui n'aurait jamais connu ni le monde sensible ni les signes sensibles que nous recevons de l'être invisible d'autrui. Elle ne serait évidemment rien, alors que les êtres qui aiment la Nature, leurs semblables et Dieu (les artistes et les saints), nous paraissent les plus vivants des hommes. Il faut, au reste, ajouter tout de suite qu'entre le néant et une intersubjectivité parfaite: le pur amour, se situe l'intersubjectivité dégradée (c'est à dire l'existence). La vie est atrophiée, la communication entre les êtres est faussée. L'intersubjectivité n'est pas anéantie, mais elle devient douloureuse.

b) Second Point

A l'intersubjectivité est lié le second fait sur lequel nous voulions insister: dans la vie, comme dans la pièce de Gabriel Marcel, aucun être n'est totalement innocent. Nous naissons dans un monde où le mal existe sous toutes les formes énumérées par M. Delclaux. Nous devenons nous-mêmes dans et par ce monde où les communications sont faussées, où l'amour est exceptionnel, où dès notre naissance nous sommes soumis à des contraintes, à des souffrances et finalement toujours à la mort du corps quand ce n'est pas celle de l'âme, c'est à dire, selon la définition théologique classique, sa fermeture à la vérité et à l'amour. Cesser de penser et de communiquer ce n'est rien d'autre, nous venons de le voir, qu'être mort.

Est-ce à dire que nous ne sommes pas libres et par conséquent innocents? Pouvons-nous rejeter la responsabilité du mal sur le milieu familial et son action, sur l'inconscient (Freud), sur la société (Rousseau), sur l'organisation économique (Marx)?

C'est oublier d'abord que ce sont des hommes qui composent la famille, la société, et qui sont à l'origine de l'organisation économique. Si tous les hommes étaient bons et innocents comment auraient-ils pu engendrer une société mauvaise? C'est surtout oublier ce qu'est la liberté véritable inhérente à la conscience. La liberté parfaite, c'est de ne se soumettre qu'à la Vérité. Mais nous ne la possédons pas en naissant (quoiqu'en dise Rousseau), nous n'avons que la possibilité de devenir libres en tâchant de trouver la Vérité. St. Jean est d'accord avec les philosophes puisqu'il dit: "La Vérité vous libèrera".

La liberté n'appartient pas à l'animal qui agit sous l'impulsion de ses désirs et de ses besoins, et non en fonction de connaissances, comme

l'homme a la possibilité de le faire. Ce qui ne veut pas dire que l'homme ne se conduise pas souvent comme l'animal. Le premier acte de la liberté est précisément de décider de chercher ce qu'est la Vérité (dans l'ordre de la connaissance à proprement parler, et dans l'ordre moral, c'est à dire le Bien). De cette liberté, nous avons conscience. Nous avons aussi conscience de pouvoir soit la développer (en cherchant précisément ce que c'est que le Bien), soit au contraire de l'atrophier en accroissant "activement la part du non-sens dans le monde." Si quelqu'un refuse d'admettre la liberté humaine le dialogue entre nous et lui devient de nouveau impossible: on ne discute pas avec des automates.

Il est donc tout aussi absurde d'innocenter l'individu et de rejeter la responsabilité du mal sur la société que d'étendre, comme Sartre, la responsabilité personnelle à tous les événements du monde. Il ne faut nier ni le rôle de la liberté individuelle, ni celui du milieu et des circonstances, encore que nous ne puissions tracer une limite entre leurs responsabilités respectives du fait même de l'intersubjectivité. On sait que la guerre, la révolution peuvent transformer en bourreaux des êtres qui, dans un monde paisible, n'eussent été que des médiocres et sans doute même ce que l'on appelle de braves gens. Des psychologues américains ont fait une expérience que je juge profondément immorale. Elle n'en est pas moins éclairante. Ils ont dit à des sujets qu'on voulait expérimenter "scientifiquement" (c'est le mot important) sur le rôle de la douleur dans l'apprentissage mnémorique. Ils ont caché à ces gens que c'était eux les véritables sujets de l'expérience et ils leur ont demandé simplement d'être des aides, les chargeant d'appuyer sur des boutons pour faire subir un courant électrique à des pseudo-sujets censés apprendre un texte. Naturellement ces derniers faisaient semblant de souffrir quand l'intensité du courant était censée augmenter. Très rares parmi les véritables sujets (ceux qui commandaient l'intensité du courant électrique) furent ceux qui refusèrent de continuer l'expérience quand ils entendirent les cris de douleur de "leurs victimes." Ne contribuaient-ils pas à faire progresser la science? Je n'insiste pas sur l'immoralité et le danger de ces expériences qui, publiées, risquent de persuader des êtres qu'ils sont des tortionnaires, alors qu'il est impossible de savoir si en des circonstances réelles, ils l'eussent été.

Cette impossibilité où nous sommes de déterminer exactement la responsabilité de chacun ne signifie pas que nous ne sommes ni responsables, ni libres. Elle est une manifestation de l'intersubjectivité. C'est pourquoi l'Évangile a raison de nous interdire de juger les autres et d'autant plus que nous sommes incapables de sonder les reins et les coeurs. Mais cette interdiction ne nous empêche pas d'agir librement et de combattre le mal que nous trouvons autour de nous et en nous.

L'expérience américaine confirme donc les deux points que nous avons mis en évidence:

1) Nous ne participons pas au mal seulement passivement, en subissant la souffrance que nous impose le milieu naturel et humain, nous y participons activement. Aucun homme ne peut se dire innocent. Je ne parle pas évidemment de l'enfant qui vient de naître, mais de l'homme qui est capable de réfléchir (possibilité très précoce, ne l'oublions pas) et qui refuse de le faire autant qu'il le pourrait. L'être humain se contente trop souvent de réfléchir pour obtenir les biens terrestres qu'il voit, comme le fait remarquer saint Augustin. Il ne cherche pas à éclairer sa volonté pour qu'elle soit mieux orientée ou moins maladroite, pour qu'elle ne se contente pas d'opinions ou d'idéologies dangereuses. L'orgueil¹ l'incite à trop compter sur lui-même (et à oublier Dieu) et sa lâcheté ou sa faiblesse (mais où finit la faiblesse, où commence la lâcheté?), à trop demander aux autres ou à céder aux pressions des circonstances et de la douleur. Ces insuffisances humaines, on peut les rattacher au péché originel, (c'est à dire à l'acte qui, inspiré par l'orgueil et le manque de confiance nous a exilés de Dieu, c'est à dire de la Vérité et de l'Amour.

2) Nous sommes aussi dans l'impossibilité de discerner la part de responsabilité qui revient à chacun de ceux qui sont engagés dans une situation douloureuse ou tragique.

J'ajoute, entre parenthèses, que la société qui doit d'abord défendre ses membres n'a pas à se substituer à Dieu pour juger de la responsabilité exacte des criminels. Il lui suffit, pour déclarer ceux-ci responsables, d'être sûre qu'ils comprenaient que leurs actes entraînaient une sanction légale. Généralement ils le savent puisqu'ils se cachent pour tuer, violer ou voler.

On s'aperçoit, au reste, en réfléchissant sur ce critère qui peut paraître simpliste, qu'on ne peut dissocier la liberté et la responsabilité, de la connaissance. Il est clair aussi que la connaissance de la légalité n'est pas suffisante pour définir la morale. Celle-ci requiert la connaissance du Bien que nous acquérons dès l'enfance par l'enseignement et l'exemple, dans la famille, à l'école, dans les communautés religieuses, mais aussi par l'expérience personnelle, tels par exemple les sentiments de révolte, d'indignation que nous inspirent certains actes (humilier les faibles, torturer, etc.) ou l'admiration, la reconnaissance que nous éprouvons pour certains êtres. Il y a toujours un moment où un être a refusé de voir où était le mal. Un ivrogne qui tue sa femme au cours d'une crise de *delirium tremens* pour la défendre des dangers auxquels ses hallucinations lui font croire qu'elle est exposée, n'est pas responsable au moment où il tue, mais il est responsable d'être devenu ivrogne. Refuser le discernement du Bien et du Mal à un homme équivaut, pense Simone Weil, à lui dénier l'humanité, car il constitue, dit-elle ce qui est sacré en tout homme. Il se manifeste naïvement puisque, dit Simone Weil: "Il y a depuis la petite enfance jusqu'à la tombe, au fond du coeur de tout être humain, quelque chose qui, malgré toute l'expérience des crimes commis, soufferts et observés, s'attend

invinciblement à ce qu'on lui fasse du bien et non du mal.” (*Ecrits de Londres*, p. 13).

Le “Mystère” du Mal

Il faudrait insister sur tout cela, mais ce n'est pas mon propos; je voudrais seulement que vous m'accordiez que Gabriel Marcel a raison lorsqu'il dit que le mal n'est pas à proprement parler un problème, mais ce qu'il appelle un mystère. Dans un problème, dit-il, tous les termes sont extérieurs à nous; indépendants de notre pensée, que nous résolvions ou non le problème, cela ne change rien à ses termes, par exemple les rapports des côtés du triangle rectangle restent identiques, que je connaisse ou non la solution qu'en donne le théorème de Pythagore. Il n'en n'est pas de même quand il s'agit de ce que Gabriel Marcel appelle un mystère et qu'il définit: “quelque chose où je me trouve engagé, et, ajouterai-je, non pas engagé partiellement, par quelque aspect déterminé et spécialisé de moi-même mais au contraire engagé tout entier en tant que je réalise une unité qui d'ailleurs, par définition, ne peut jamais se saisir elle-même...Le mystère abolit, en se posant, cette frontière entre l'*en-moi* et le *devant-moi*...” (*H.C.H.* p. 68-69). “Le mal se révèle à moi comme mystère lorsque j'ai reconnu que je ne peux pas me traiter comme extérieur à lui, comme ayant simplement à le constater du dehors ou à le repérer, mais j'y suis au contraire impliqué—au sens où on est impliqué dans une affaire criminelle par exemple.” (*H.C.H.*, p. 69). Rappelons aussi que l'être est mystère, puisque nous qui nous interrogeons sur lui, faisons, partie de l'être. Et si je réfléchis, sur l'être, sur mon être, mon être est transformé (puisque'il devient un être qui réfléchit); est transformé aussi l'Être auquel je ne participe plus de la même manière.² Cette remarque répond à une objection que l'on pourrait énoncer ainsi: “A quoi bon philosopher si cela aboutit à coller l'étiquette mystère sur les questions qui nous angoissent?”

J'ajoute qu' on peut nous transmettre la solution d'un problème, que nous pourrions utiliser sans même la comprendre, tandis que personne ne peut exister, réfléchir, se libérer à notre place, nous sommes obligés de nous engager et de devenir autres. Les grands philosophes ne peuvent que nous montrer le chemin.

Ces précisions vont nous aider à répondre à l'incroyant qui voit dans l'existence du mal une preuve de l'inexistence de Dieu, encore qu'on ne puisse à proprement parler, prouver une inexistence. On peut tout au plus affirmer qu'on n'a, jusqu'à présent, relevé aucune manifestation de cette existence. Mais l'incroyant prétend se placer du point de vue logique: “Comment, dit-il, un être infiniment bon et infiniment puissant pourrait-il, créer un monde mauvais, ou un homme destiné à devenir pécheur?” Vous connaissez la littérature qu'ont inspirée “les larmes de l'enfant innocent.”

Si le mal était un problème, je pourrais fournir une réponse à cette objection. Le mal étant un mystère, on ne peut même pas espérer l'éclairer, à proprement parler, tout au plus peut-on s'apercevoir qu'il nous aide à comprendre la condition humaine et la vocation spirituelle de l'homme.

Le mystère du mal, en effet, est étroitement lié à celui de la "grandeur et la misère de l'homme." Peut-être même les deux mystères n'en font-ils qu'un. Si l'incroyant refuse d'admettre notre misère, c'est à dire notre ignorance, notre imperfection ou si, par entêtement, idéologie ou désespoir, il refuse d'admettre notre grandeur, c'est à dire la connaissance de notre misère, le dialogue est impossible.

S'il l'admet, on peut tenter de lui présenter notre soif de Vérité et de Bien comme l'appel d'une Vérité et d'un Bien réels.

Pour cela il faut insister sur deux points:

1) Il faut comprendre que nous ne pouvons nous poser en pures victimes, victimes de qui, au reste, si on ne croit ni à Dieu ni à diable. Dès lors il ne reste qu'à nier la beauté, la possibilité de l'amour, et à constater l'absurdité d'un monde voué à la souffrance et à l'anéantissement. Le suicide serait la conséquence logique de l'athéisme, s'il ne restait la ressource de ce que Pascal appelle le divertissement. Platon, lui, compare l'homme qui s'étourdit dans le plaisir à quelqu'un qui passerait son temps à remplir des tonneaux percés.

2) Il faut faire comprendre à l'incroyant que si Dieu existe, il ne peut être un objet, une chose obéissant à notre logique qui, au reste, ne préside qu'à la pensée conceptuelle. Nous ne pouvons penser l'infinie profondeur de Dieu, nous ne pouvons donc ni accuser, ni justifier Dieu. C'est aussi l'enseignement du Livre de Job. Gabriel Marcel a refusé toutes les théodicées, toutes les explications qui comparent le mal à l'ombre mettant en valeur la beauté de la lumière. Ce sont des offenses à la douleur humaine. Nous ne pouvons même pas généraliser l'espoir que dans une certaine mesure le mal puisse être "tourné vers la Victoire du Bien." "J'ai une conscience trop profonde et trop compatissante disait-il, lors d'une discussion que nous eûmes au Colloque de Dijon, de ce qu'ont pu être les victimes. Prenez, par exemple, les camps d'extermination, prenez toutes les horreurs qui se sont développées en Indochine, en Algérie et partout. Je ne peux pas facilement supporter que tout cela soit pour ainsi dire absorbé dans une espèce de machine hegélienne qui, en quelque sorte, le justifierait." Comme j'ajoutais: "En tout cas, si je peux dire que ma souffrance a un sens, je n'ai absolument pas le droit de dire que celle des autres en a un...", Gabriel Marcel m'a répondu: "Et surtout vous ne pouvez pas le dire à l'autre...Ce serait insupportable." (*Revue de Métaphysique et Morale*, 1974, p. 410).

L'athée répondra qu'évidemment il veut bien reconnaître que le chrétien, et a fortiori le non-croyant, n'a pas à juger un être infini, mais que cela ne le convainc pas de l'existence de Dieu.

A cette objection qui devient, notons-le, celle d'un agnostique et non plus d'un athée, il ne faut surtout pas répondre que le christianisme, au moins, nous promet un monde meilleur. L'agnostique aurait raison de refuser "une consolation" et de demander la Vérité.

Il est possible, au contraire, de lui rappeler notre misère, c'est à dire que la raison humaine livrée a elle-même, ne peut rendre intelligible ni le mal, ni non plus la beauté ou le bien (c'est à dire l'amour pur) auxquels elle aspire, pas plus qu'elle ne rend intelligible "l'infiniment grand" et "l'infiniment petit" auxquels aujourd'hui les physiciens se heurtent. Cette impossibilité de la science contemporaine permettrait de commenter les admirables textes de Pascal auxquels nous venons de faire allusion.

Il faut en outre rappeler que si la raison naturelle refuse l'utopie dangereuse du progressisme et les philosophies de l'absurde qui sont incapables de rendre compte de notre aspiration à la Vérité, à la Beauté et à l'Amour, il lui reste à tenter ce que Platon appelait "le beau risque", c'est à dire s'efforcer de vivre comme si nous étions faits pour la Vérité et l'Eternité. Pascal aussi conseille de commencer par nous engager, par mener une vie pure, car c'est la condition *sine qua non* pour trouver la vérité. Comme Platon, il pense que la Beauté et la pureté parfaite de Dieu ne peuvent se donner qu'à "une âme entièrement purifiée."

Précisions-le bien, la condition nécessaire pour trouver la Vérité (c'est à dire l'engagement) est la condition d'acquisition de toute connaissance, si humble soit-elle: pour voir une vallée dans son ensemble, il faut monter sur la montagne qui la domine, pour aboutir à une connaissance scientifique, biologique ou physique, il faut observer, faire des expériences, réfléchir, en un mot agir et courir un risque. Telle est la condition humaine. Je dis "risque", car sans la Révélation qu'est le Christ la raison naturelle ne peut aller plus loin. Cela a tout de même plus d'allure que d'oublier notre destinée mortelle, dans la recherche des plaisirs, l'exercice de la volonté de puissance, la drogue, ce qui, au reste, ne nous garantit ni contre la souffrance et la maladie, ni contre les tremblements de terre.

Reste la troisième objection concernant l'échec du Christianisme à empêcher le mal. Il ne s'agit pas de contester que les puissants, même lorsqu'ils se disaient chrétiens, n'ont donné qu'exceptionnellement l'exemple d'une conduite juste et sainte, ni de nier que les chrétiens sont imparfaits et font le mal. Du moins les chrétiens savent qu'ils font le mal et qu'ils désobéissent aux commandements du Christ. Les saints et les hommes d'Eglise n'ont jamais cessé de rappeler leurs devoirs aux papes et aux rois. Il

suffit de citer saint Bernard, sainte Catherine de Sienne, les confesseurs d'Henri IV et de Louis XIV ou de Louis XV. Or, il est très important de savoir quand on fait le mal. Il est très dangereux, au contraire, de croire, comme les marxistes, qu'en envoyant des millions d'hommes au Goulag, ils travaillent au bonheur de l'humanité. Le christianisme peut, en effet, par cette prise de conscience, freiner le mal et il a en fait joué ce rôle de frein. Qu'on pense à la chrétienté du XIII^{ème} siècle, tant admirée par Simone Weil. Même réduit à une religion sociale (au sens Bergsonien de ce terme), il peut limiter la méchanceté et la propagation du mal. L'Inquisition³ a fait onze mille victimes en trois siècles. Ce qui, du point de vue chrétien est indéfendable (même si ce peut l'être du point de vue de l'homme d'Etat). Pour mettre en évidence le rôle de frein qu'a joué le christianisme, il suffit, en effet, de citer, par contraste, les 5 millions de victimes, de toutes ethnies et de toutes religions, qu'a faites l'idolâtrie raciale d'Hitler en cinq ans, les 50 millions de victimes qu'a faites en U.R.S.S., l'athéisme marxiste, pour ne pas parler des millions de victimes qu'il a faites en Chine, au Vietnam, au Cambodge, etc., ni des milliers de victimes de la Révolution française dont, ne l'oublions pas, l'idéologie est à la source du progressisme et de l'athéisme de Marx.

Conclusion

Dieu seul peut convertir et les saints sont ses témoins.

Quant au philosophe, s'il réussit à faire prendre conscience à l'homme qu'il est en exil de l'être, souffrant d'être séparé de la Vérité parce qu'il est fait pour elle, il supprime quelques uns des obstacles qui empêchent d'entendre le Christ, alors que l'idéologue et le sophiste n'ont à proposer que le désespoir et la mort. Nous sommes devant l'alternative: être ou ne pas être, "*to be or not to be.*"

Peut-être le philosophe peut-il aider aussi l'homme à comprendre que sa vie est une épreuve pour sa liberté:

"Je puis, à vrai dire, écrit Gabriel Marcel, m'abandonner purement et simplement à ma souffrance, me confondre avec elle, et c'est même là une terrible tentation. Je peux m'établir dans ma souffrance proclamée comme un non-sens absolu; mais comme elle est pour moi le centre du monde, celui-ci, étant centré sur un non-sens, devient lui-même un non-sens absolu. Il n'y a pas là seulement une possibilité abstraite, mais une tentation à certaines heures presque irrésistible, et si limitée que soit la sphère dans laquelle mon action peut s'exercer, il n'en reste pas moins que cette affirmation du non-sens universel, il m'appartient de la prolonger, de la répandre, de la vérifier, de la confirmer; de contribuer à l'imposer à ceux-là mêmes qui n'y auraient pas souscrit d'emblée...Y a-t-il là cependant une conséquence fatale de cette situation qui est la mienne? Je ne puis le

soutenir. Une option, si indistincte soit-elle, semble m’être laissée; certes nul ne pourra m’obliger à donner un sens à ma souffrance, on ne pourra pas m’enseigner qu’elle a un sens; cet enseignement prétendu, nous l’avons vu, risquera toujours de déchaîner en moi le plus ruineux esprit de contradiction. Mais cette signification, je puis, moi, au fond de moi-même tenter de la reconnaître ou de la créer...Dés lors, dire: ma souffrance n’a pas de sens, c’est me refuser à admettre qu’elle en ait un; plus profondément c’est faire défection là où peut-être une certaine création pourrait s’amorcer en moi. Ceci s’éclairera dans une certaine mesure si l’on songe à la situation dans laquelle la souffrance me place devant les autres; elle peut être pour moi une occasion de me raidir, de me contracter, de me replier sur moi-même, ou, au contraire, de m’ouvrir à d’autres souffrances qu’auparavant je n’imaginai pas. Nous voyons ici clairement ce que signifie l’épreuve.” (*Du refus à l’invocation*, 1940, p. 103-104).

Dans un autre texte, Gabriel Marcel écrit:

“Si je suis aux prises avec le Mal tel que je n’ai cessé l’évoquer, c’est à-dire en fin de compte à la tentation de désespérer de moi ou des hommes, ou de Dieu lui-même, ce n’est pas en me repliant sur moi que je parviendrai à surmonter cette tentation, car l’asphyxie ne peut pas être une libération...Ma seule ressource est de m’ouvrir à une communion plus vaste et peut-être infinie au sein de laquelle ce mal qui m’a visité change en quelque manière de nature: car, en devenant notre Mal, il cesse d’être une atteinte portée à un amour centré sur soi-même; mais ce n’est pas assez dire, il devient le Mal dont *toi tu as triomphé*. Qui est ce toi? Ce peut être tel ou tel dont l’exemple brille à l’horizon de ma mémoire et nous retrouvons ici le recours à la communion des Saints dont on ne reconnaîtra jamais trop explicitement la valeur salvatrice. Mais ce peut être aussi—et en dernière analyse, il n’y a là, sans doute, que deux façons d’exprimer la même vérité—par delà l’ordre du tel ou tel, Celui qui demeure pour nous le Témoin archétype, Celui que tout témoignage invoque explicitement ou non.” (*Pour une sagesse tragique et son au-delà*, Paris, 1968, p. 211).

Il est bien évident qu’ici Gabriel Marcel parle en chrétien.

Après de si beaux textes, il est clair (mais il vaut mieux le préciser) que l’épreuve ne doit pas être considérée comme une sorte de test que nous ferait passer un “Dieu cause”, “premier moteur et grand machiniste de l’Univers”, un “Dieu-objet”, comme dit encore Gabriel Marcel.

“Gardons-nous donc d’imaginer, comme l’imprudence de certains prédicateurs pourrait parfois nous inciter à le faire, un Dieu inventeur de tests. Cette fable accréditée par l’expérience de nos concours a quelque chose de dérisoire et d’offensant; elle mène à l’athéisme. Gardons-nous corrélativement de verser dans je ne sais quel manichéisme et d’innocenter

Dieu en invoquant son impuissance partielle. Incriminer, innocenter, ce sont là des démarches également impies, également illicites... Ici plus qu'ailleurs la conscience a à élucider les conditions dans lesquelles le débat se poursuit, et est tenue de s'interdire tous les procédés, de quelque nature qu'ils soient, par lesquels elle peut être tentée d'en altérer les données pour aboutir par tricherie à une conclusion qui la satisfasse. La satisfasse: mais justement en ce domaine toute satisfaction est impossible et contradictoire. Nulle part la satisfaction ne peut trouver place sur la trajectoire qui mène du désespoir à la joie, de l'extrême désordre et de la dissension intérieure à la paix qui passe tout entendement." (*Larmes et Lumière à Oradour*, par Camille Mayran, Préface de Gabriel Marcel, p. 23, Plon 1952).

Si la souffrance et la mort sont des épreuves, c'est dans le sens où elles nous font "devenir ce que nous sommes", des êtres personnalisés et libres et aussi dans la mesure où elles nous laissent malgré tout entrevoir que "l'amour est plus fort que la mort." (*Ibid.*, p. 22).

Je voudrais ajouter deux remarques personnelles:

1) Ce que me fait espérer la Résurrection du Christ, c'est que finalement le mal est impuissant, que les conséquences de nos péchés qui nous tourmentent seront peut-être annulées comme l'ont été celles de la trahison de Judas ou du reniement de Pierre. L'Ancien Testament ne nous dit-il pas aussi que "nos péchés deviendront blancs comme neige." C'est de cette espérance, me semble-t-il, que nous avons besoin. Elle est plus précieuse que l'innocence. C'est peut-être ce que signifie cette invocation de la messe de saint Pie V: "Dieu qui d'une manière admirable avez créé la dignité de la substance humaine et l'avez restaurée d'une manière plus admirable encore..."

2) L'avantage de la vertu sur le péché, ce n'est pas de nous procurer le bonheur, mais dès ici-bas la paix de l'âme et un contact avec l'éternel. Je terminerai par ces citations de Simone Weil:

"J'éprouve un déchirement qui s'aggrave sans cesse, à la fois dans l'intelligence et au centre du cœur, par l'incapacité où je suis de penser ensemble dans la vérité, le malheur des hommes la perfection de Dieu et le lien entre les deux." (*Ecrits de Londres et dernières lettres*, p. 313). "Le mal contraint l'amour à devenir surnaturel." (*P.G.*, p. 99, 106.)

Jeanne Parain-Vial
Vice-Présidente
Association Présence Gabriel Marcel
Professeur Honoraire
Université Dijon

Notes

- 1) L'orgueil explique la volonté de puissance et en particulier la méchanceté gratuite.
- 2) Les Hommes contre l'Humain (*H.C.H.*) Réfléchir sur le mal peut nous changer.
- 3) Sur les origines de l'Inquisition consulter A. Borst, *Les Cathares*, Paris, Payot, 1974; en particulier pp. 72 ss, où l'on peut voir le rôle de "frein" de l'Eglise qui a d'abord créé l'*inquisition*, "enquête", pour s'opposer aux pogroms aveugles perpétrés contre les hérétiques.

References

Gabriel Marcel

J.M. *Journal Métaphysique* (Paris: Gallimard, 1927).

H.C.H. *Les Hommes contre l'humain* (Paris: La Colombe, 1952), repris par Fayard, 1968, réédité Editions Universitaires 198.

R.I. *Du Refus à l'Invocation* (Paris: Gallimard, 1940 (réédité dans la collection Les Idées (?)) vous le titre *Essai de Philosophie Concrète*.

Karl Marx

E.P. *Economie politique et Philosophie*, ed. Molitor T. VI, p. 22-23. Traduction du Père Fessard in *Le Dialogue Catholique-Communiste est-il Possible?* (Grasset, 1937).

Simone Weil

E.L. *Ecrits de Londres* (Plon, 1952).

P.G. *La Pesanteur et la Grâce* (Plon, 1952).

Reprinted from *International Journal of Philosophy, Psychology and Spirituality*, 2, no. 1 (1993).